

**Le petit temps**  
Pièce en deux actes

Fulvio Caccia

Number 71, Winter 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14808ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caccia, F. (1997). Le petit temps : pièce en deux actes. *Moebius*, (71), 83–123.

FULVIO CACCIA

*Le petit temps*

Pièce en deux actes

PERSONNAGES: VERONICA WHITE

JONATHAN GARCIA

ACTE PREMIER

*L'action se déroule dans un petit théâtre d'une ville américaine de la Côte-Est.*

*Le rideau s'ouvre sur les toilettes des hommes d'un théâtre. Une partie est plongée dans un noir goyesque qui contraste avec le blanc immaculé, «high tech», de l'arrière-plan où coule un rideau d'eau ou une fontaine. Un homme d'âge moyen entre en scène. Il porte un imper et, en bandoulière, un grand sac boursoufflé de documents. Jonathan Garcia a le souffle court d'un homme qui a couru. Il évoluera à la frontière de cette zone d'ombre et de lumière, un œil sur la porte.*

Elle a mordu à l'hameçon. Jusqu'ici mon plan fonctionne comme je l'avais prévu. Dans quelques minutes elle sera là. (*Il marche de long en large et regarde vers la porte.*) Heureusement, j'ai l'œil. Quand je l'ai vue s'avancer entre les cartons et les déménageurs demandant où se trouvait mon bureau, je me suis méfié. C'est un amateur sans aucun doute. Au lieu de venir me voir, elle s'est contentée de m'observer à la dérobée. On aurait voulu m'espionner

qu'on ne s'y serait pas pris autrement. Pour qui travaille-t-elle?

*Il avance de long en large de la scène, inquiet.*

Tout cela c'est son influence. (*Il pouffe de rire.*) J'en suis sûr. (*Il re-pouffe de rire puis s'arrête et regarde les spectateurs.*)

Vous croyez que je suis parano? Avec ce qui m'arrive, on le serait à moins. (*Il hausse les épaules.*) À quoi bon? Cette histoire est incroyable. Proprement I-N-C-R-O-Y-A-B-L-E. Je n'ai plus rien à perdre, vous savez. Plus de boulot. Pas de famille. Plus d'amis. De plus, je suis dans un pays où je ne suis même pas né. Tel que vous me voyez, je suis! Heureusement que j'ai encore un toit sur la tête et mes livres... toujours emballés. J'ai une bonne excuse: j'ai déménagé du jour au lendemain. Il le fallait bien. Car Tom me faisait la peau! À sa place je n'aurais pas hésité. Coupable, non coupable? Bang! Bang! Fini! On n'en parle plus. Il aurait bénéficié de circonstances atténuantes. Et moi, c'est cynique de le dire (*Il continue de rire.*), mon sort aurait été réglé. Je ne serais pas ici en train de me morfondre devant vous, en pensant que peut-être si je ne lui avais pas donné, elle serait encore de ce monde.

*Regarde la foule.*

J'ai bien tenté de dire à Tom que je n'y étais pour rien. Que c'était Kristina qui l'avait demandé, que dis-je, exigé. Pourtant je l'avais bien avertie! Kristina, attention, tu vas te brûler les ailes. Tu es trop curieuse. Mais elle, pensez donc, elle n'en avait rien à foutre. N'était-elle pas la descendante directe du grand Archibald Cox, la petite-nièce de l'incomparable Agatha Fairchild dont le sang mohawk et sicilien lui avait valu le sobriquet de Lucrèce Borgia américaine. Mais c'était sans compter sur ses effets. Ensuite

tout est allé très vite: sa disparition, l'enquête, «l'accident», «l'explication» de Tom (*En le disant, Jonathan se masse la mâchoire en souvenir d'un ancien coup de poing.*), mon départ. (*In petto.*) Il croyait que j'étais son amant. D'ailleurs tout le monde le pensait. Remarquez, je n'aurais pas dit non. Mais elle n'en voulait qu'au manuscrit. (*Jonathan lève les yeux.*) Kristina, Kristina, à quoi tout cela t'a servi? Tu es de l'autre côté comme Gotlieb.... (*Se tourne vers les spectateurs.*) Et vous viendrez me parler de «troublante» coïncidence.

*L'acteur regarde la foule avec espièglerie.*

Vous n'êtes pas tenus de me croire, vous savez. Vous vous dites: «Mais où diable est-on allé chercher un zigoto pareil. Pas besoin de payer pour en voir un sur la scène.» Dans le programme (*Il le sort et commence à le lire.*), c'est pourtant écrit: «Huis clos où le suspense se mêle à l'humour dans une irrésistible sarabande (*Avec ironie.*) à mi-chemin entre le policier et la pochade picaresque où ne sont pas absentes les interrogations sur l'amour, la folie, la mort, la vérité.» (*Regarde la foule l'air entendu.*) Foutaises! Tout ce que vous allez voir dans les prochaines minutes, à supposer que vous teniez jusque-là, est un mensonge au premier degré — au second, cela dépendra de vous — d'un type acculé au pied du mur qui veut sauver sa peau. Vous voulez une preuve? Tenez, une nana va débouler ici dans quelques instants Attifée comme le parfait petit espion de pacotille qu'elle est. (*Sotto voce, en regardant autour de lui.*) Elle cherche à m'assassiner! Je n'ai pas de preuves mais... je le sais. Elle a un pistolet dans sa sacoche. Ceux qui ont tué Jos et Kristina l'ont envoyée. Elle me suit depuis ce matin. Mais elle ne paie rien pour attendre. C'est à dessein que je suis venu ici dans ce théâtre. (*Suit le nom du théâtre où l'on joue la pièce.*) Je le connais, j'y viens régulièrement. J'ai décidé de la démasquer.

Ici, maintenant, devant vous. Telle sera l'épreuve de vérité. L'épreuve par le feu. Et si cela tourne mal, j'ai prévu ma sortie.

*Il avance vers une porte latérale et essaie de l'ouvrir. En vain.*

Flûte elle est fermée. Flûte de flûte! (*En direction de la porte d'entrée. Il s'arrête.*) Ah! je vois, on l'a fermée exprès pour que l'enfermement soit complet et augmenter ainsi l'intensité dramatique, l'impasse. Kristina aurait appelé cette situation le piège du rat ou le piège à cons, c'est selon.

*Des pas résonnent.*

Ah! elle arrive. Cachons-nous.

*L'homme se cache tout au fond.*

*Une jeune femme en imper et lunettes noires comme prévu entre, visiblement gênée. Elle a les cheveux bouclés et regarde autour un peu effarouchée; c'est alors qu'elle aperçoit Jonathan. Celui-ci attend encore quelques secondes pour être sûr de ne pas avoir été suivi avant de s'avancer lentement vers elle. Il tourne autour d'elle de manière circonspecte. Il finit par lui demander:*

— Vous êtes seule?

— Ce n'est pas ce que vous croyez.

*La jeune femme fait semblant de sortir.*

— Vous êtes venue vraiment toute seule? Je veux dire: il n'y a personne qui vous accompagne?

— C'est-à-dire que... non.... Je... suis venue chercher mon mari avant qu'on ne ferme les portes. Mais il a dû remonter sans que je m'en aperçoive.

— Il a sans doute utilisé les toilettes des femmes!

— Vous avez raison... Puisqu'il n'est pas là... Il doit m'attendre à l'entrée. Excusez-moi.

*Il la rattrape par la manche.*

— Minute ma jolie! Votre histoire ne tient pas debout.

— Mon histoire? C'est plutôt la vôtre. Et puis je ne suis pas votre jolie.

*Elle tire sur sa manche.*

— Alors pourquoi vous amusez-vous à tourner autour de moi? J'aurais pu vous épargner des kilomètres de filature depuis ce matin.

— Quelle imagination! Ce n'est pas parce que je me trompe de toilette que vous êtes obligé de me faire des propositions. Excusez-moi, on m'attend.

— (*Il la retient.*) Pourquoi me suiviez-vous?

— Mais puisque je vous ai dit que je ne vous suivais pas. Vous êtes sourd.

— On ne me la fait pas. Je vous ai vue ce matin dans la cour de chez Markintus et Markintus. Le camion de déménagement a même failli vous écraser.

— Vous vous méprenez: c'est une femme qui me ressemble.

— Ne faites pas l'ingénue. Cela ne vous va pas du tout.

— Vous non plus. Mais enfin, soyez sérieux.

— Je suis tout ce qu'il y a de plus sérieux.

— Habillé comme vous l'êtes, j'en doute.

*Jonathan lève les bras, surpris, tandis que la jeune femme le toise.*

— Je suis convenablement habillé.

— C'est ce que vous croyez. Qu'est-ce que vous portez là?!

— Ça? Ce sont des documents personnels... que j'ai rapportés du bureau.

— Vous auriez pu prendre un taxi.

— (*Ton moqueur.*) Et risquer de vous semer... Pas question!

— Mais qu'est-ce qui vous a fait croire que je vous suivais, à la fin!

— Votre manière de tenir le journal. Vous le teniez comme ça.

*Il la mime.*

- Vous regardez beaucoup trop de films policiers.
- Ah oui? Et vous, pas assez. Vous auriez dû vous voir tout le long de la 22<sup>e</sup>.
- ...
- ... Madonna en paillettes n'aurait pas fait mieux. Vous étiez encore derrière moi quand je suis entré chez Sears. J'ai alors accéléré le pas, j'ai traversé le rayon des parfums et des écharpes avant de déboucher sur la 24<sup>e</sup> rue. Quand j'ai vu que vous y étiez toujours, tout doute s'est estompé. J'ai alors décidé de vous entraîner jusqu'ici.
- C'est donc un piège
- Vous avouez, alors.
- Nullement. J'essaie de suivre les méandres de votre merveilleuse logique. La prochaine fois, choisissez le cinéma. Mieux, les consoles multimédias, c'est plus branché.
- Je suis archaïque, que voulez-vous? Le théâtre a ce mérite incomparable de nos jours d'avoir un espace réel... et de multiples recoins où se cacher. Du moins quand il y en a. Car... peut-être n'êtes-vous pas seule.
- Regardez derrière la porte: l'un de mes sbires est en train de visser un silencieux sur son luger pour vous abattre froidement.

*L'homme n'y tient pas et regarde furtivement derrière la porte des toilettes. Personne. Soulagé mais non rassuré, il dépose son sac avant de s'approcher de nouveau de la jeune femme. Redevenu grave.*

- Que me voulez-vous?

*Jonathan prend Veronica White par les bras et la secoue comme un prunier.*

- Arrêtez ou je vous fais la prise du lotus.

*Une échauffourée s'ensuit. Dans l'action, les lunettes de Veronica White tombent et sa perruque, car c'en est une, se déplace. Veronica tente d'éviter son regard.*

— Mais... je vous connais!

*La jeune femme s'esquive. Démasquée, elle enlève la perruque et l'imperméable. Une femme brune aux yeux clairs, habillée d'un tailleur, se dégage. L'homme reste interloqué.*

— Vous ici? Ça alors...

*Il s'assombrit et fixe le plancher en faisant mine de se protéger les couilles.*

— Je suis désolée pour l'autre jour. Le coup est parti tout seul.

— Je m'en suis aperçu.

— Vous n'aviez qu'à être moins agressif. Après tout, je venais vous rendre un service.

— Je me suis emporté. Je n'aurais pas dû vous l'arracher. J'aurais dû me retenir, attendre patiemment votre départ pour en faire des confettis.

— À quoi cela vous aurait-il servi?

— À avoir la paix!

— Je ne comprends pas.

— Confiance pour confiance, moi non plus. (*Il regarde par terre, pensif, distant.*) Tout ce qui m'arrive est si étrange, si curieux.

— Et vous n'avez pas essayé de vous expliquer ce qui vous arrivait...

— Ce n'est pas qu'une simple question de raisonnement.

— Alors, c'est quoi?

— C'est plus compliqué qu'il n'y paraît. On pourrait même en rire tellement c'est drôle. C'est la fatalité. Vous, par exemple...

— Quoi, moi??...

*Jonathan regarde Veronica.*

— Je vais vous raconter une petite histoire. (*Il réfléchit.*) Il était une fois trois amis qui habitaient le même immeuble. Bob, un photographe, Kristina, sa compagne, une future romancière. Et Jonathan Garcia, informaticien hier encore à l'emploi de la



société de courtage Markintus et Markintus. Le trio se rend de petits services: la garde du poisson rouge, des petites courses car Kristina, détail important, souffre d'agoraphobie. On s'invite mutuellement à dîner, jusqu'au jour où ce délicieux petit équilibre chavire. D'abord par touches imperceptibles qui affectent la seule vie de Jonathan, puis les événements s'accélèrent.

— Que vient faire au juste votre manuscrit là-dedans?

— Eh bien à vrai dire, je n'en sais trop rien. Mais j'ai observé que depuis que Kristina me l'a arraché des mains, si je puis dire, c'est la poisse.

— Vous êtes superstitieux?

— Pas du tout. Mais comment qualifier son influence sur la série d'épisodes et d'incidents dont il est à l'origine?

— Vous avez trop d'imagination.

— Trop d'imagination?! Trop d'imagination!? Allez donc le dire à cette pauvre Kristina.

— Que voulez-vous dire?

— Elle a eu un accident.

— Un accident?

— ... elle a été... assassinée.

— Ah...

*Embarrassé, son visage s'obscurcit.*

— Si je tenais les enfants de salaud qui ont fait ça. Pourquoi ne le leur a-t-elle pas donné? Et que diable est-elle allée faire dans cet endroit sordide?

— Expliquez-vous!

— Quelle idiote, quelle idiote! Elle n'a pas voulu le leur donner.

— Mais quoi?

— Le manuscrit, pardi!

— ...

— Ses agresseurs voulaient savoir ce qu'elle cachait sous son chandail. C'était pour l'agacer, sans doute. Mais elle, au lieu d'obtempérer, a voulu jouer les martyrs. Voilà!

- Qui a fait le coup?
- Des motards, à ce qu'il paraît.
- Des motards?
- Elle se trouvait aux abords de la 606 lorsqu'elle s'est fait accoster.
- Dans cet endroit désert?
- Elle faisait du stop! Et dire qu'elle souffrait d'agoraphobie.
- Elle faisait du stop sur ce plateau désolé alors qu'elle avait peur des espaces ouverts?!
- Elle prétendait que le manuscrit l'en avait guérie. Depuis qu'elle l'avait lu, elle avait changé. Mais je n'y croyais pas trop. Ce n'était plus la même femme. C'est elle qui a insisté. J'ai eu la faiblesse d'accepter. Je n'aurais pas dû. Je crois que la mort de Belleville l'avait influencée. Elle aussi voulait savoir...
- Savoir?
- Savoir si ce qu'on racontait sur la mort de Mike S. Belleville était vrai. C'est du moins mon hypothèse.
- Qu'est-ce qui vous fait croire que ces deux morts soient reliées?
- Rien de particulier, sauf le rapprochement dans le temps de leur disparition et l'insistance de Kristina pour relire le manuscrit après que je l'eus récupéré du studio de Belleville.
- Comment l'avez-vous rencontré?
- C'est Kristina qui me l'a recommandé. J'avais besoin d'un regard extérieur pour lire mon manuscrit. Et puis, il avait la réputation d'être de bon conseil pour les jeunes auteurs.
- Qu'est-ce qui s'est passé?
- Vous voulez le savoir?
- Puisque je vous le demande.
- Le premier contact fut désastreux. Aux antipodes de ce à quoi je m'attendais. En sonnant à sa porte, je pensais trouver un homme affable: j'avais devant moi un homme rabougri avant l'âge, parfaitement odieux, qui m'insultait déjà avant même que j'eusse ouvert la

bouche. J'allais partir lorsqu'il m'invita à entrer. J'acceptai par politesse, bien décidé à rester le moins de temps possible. Ce fut là ma chance. Jamais par la suite j'eus l'impression qu'il faisait la coquette. Son aspect misanthrope était un masque dont il disposait pour cacher une sensibilité à fleur de peau. Je sus par la suite qu'il venait alors de rater de peu le prix Pulitzer. C'est pour cette raison, sans doute, qu'il n'a pas voulu alors parler littérature avec moi. En lieu et place, il m'entretenait de sujets divers et variés: la performance des Flyers de Philadelphie lors de la finale de la coupe Stanley en 79; le nombre d'or en architecture, le paradigme scientifique de Kuhn, les flux financiers en période de récession... J'étais tout ouïe cherchant quelque sens caché, une allégorie. J'eus immédiatement l'intuition que par ce long détour Belleville essayait de me transmettre quelque chose. Mais quoi? Mon attention dut le toucher puisqu'il prit l'habitude de venir me rendre visite de façon impromptue. Son geste me toucha. Nous habitions à quelques centaines de mètres l'un de l'autre, il est vrai, mais par déférence non pour son âge — il avait tout juste dix ans de plus que moi — mais pour son rang, il me revenait de le faire. Mais Mike n'était pas vraiment attaché à ces conventions. Heureusement d'ailleurs. Pendant plus de deux ans nos rencontres se déroulèrent ainsi selon ce rituel immuable. Chivas, discussion à bâtons rompus, qui se terminait inéluctablement par cette phrase: «Je dois partir maintenant, j'ai affaire.» Son départ me laissait une indéfinissable impression d'insatisfaction. Comme si l'amitié qui me liait à lui demeurait inachevée, volontairement dans l'ombre. Puis un beau jour, cela devait être au début d'octobre, il me demanda mon manuscrit. Je n'oublierai jamais son regard. Quand je l'ai déposé devant lui, ses yeux pétillaient de crainte et de convoitise. Il s'en empara comme s'il s'était agi d'un ostensor puis le serra contre lui. (*Pensif*) C'est curieux...

— Qu'est-ce qui est curieux?

— Kristina avait le même geste. Bien sûr, jamais Mike ne m'a dit la vraie raison de ce brusque intérêt. Il m'avait répondu mi-figue, mi-raisin «qu'en haut lieu», on lui en avait dit beaucoup de bien, l'enjoignant séance tenante d'en prendre connaissance. Il me demanda même de pouvoir le conserver quelque temps en me jurant qu'il en prendrait soin comme de la prunelle de ses yeux... J'acceptai, bien sûr. D'abord je pensai qu'il faisait référence à Kristina, qui d'autre? Aujourd'hui je me demande s'il ne fallait pas prendre cette déclaration au pied de la lettre. Quoi qu'il en soit, sur le coup je n'ai pas prêté attention à son comportement: j'étais trop content que Belleville s'intéresse à mon manuscrit. Vous ne pouvez savoir ce que cela pouvait représenter pour moi.

— Et maintenant?

— Maintenant, je ne sais plus. À partir de ce moment, un déclic mystérieux, imprévisible, s'est enclenché. J'ai peur.

— Pourquoi?

— À cause de ce qui s'est passé quelques mois après. Un jour, je reçois son appel. Sa voix est anxieuse mais déterminée, un peu comme la vôtre tout à l'heure. Il voulait impérativement me parler de mon manuscrit. Moi, naturellement, j'étais ravi. Que voulait-il me dire de si urgent? Je redoutais le pire. La rencontre fut fixée pour le lendemain dans un restaurant de Lexington Avenue, *Le Cygne*; vous connaissez? On y mange d'excellents fruits de mer. Je me présente à l'heure convenue: pas de Belleville. J'attends dix, vingt, cinquante minutes. En vain. De guerre lasse, je laisse un message sur son répondeur. Une semaine plus tard, j'apprends la mort de Belleville, et détail important, son décès est survenu le jour même de notre supposée rencontre.

— Vous avait-il parlé de sa famille?

— Belleville était un homme très secret. Je savais

vaguement qu'il avait une sœur à laquelle il tenait beaucoup. C'est elle d'ailleurs qui s'est occupée de son corps avec une précipitation telle que cela alimenta les rumeurs. Même son éditeur ignorait où il serait inhumé.

— Quelle rumeur?

— Vous n'êtes pas sans savoir que sa mort a paru suspecte. Certains ont dit qu'il se serait suicidé. Il était, c'était connu, dans une situation financière intenable. D'autres arguent au contraire que sa mort est en rapport direct avec l'affaire Pine Ridge à laquelle il aurait été mêlé du temps de sa jeunesse.

— Cette vieille lune.

— Belleville aurait eu en sa possession des preuves irréfutables qui auraient confirmé l'hypothèse du complot.

— Vous ignorez la troisième hypothèse.

— Qu'il serait mort de sa belle mort?

— C'est en tout cas l'hypothèse retenue par les autorités. Elle ne vous satisfait pas.

— Elle a le mérite d'être plausible et de rassurer tous et chacun. Il est vrai qu'il faisait toutes sortes d'abus: drogues, alcool. Un point néanmoins continue de me chiffonner.

— Lequel?

— Il est mort au moment même où il annotait mon manuscrit.

— Et qu'est-ce que cela prouve?

— Tout et rien à la fois. Au début, je me suis dit: quel sale tour il m'a joué. Il me fait poirotter pendant six mois avant de me parler de mon livre et au moment où il veut bien m'en parler, crac, il crève. Pour un pied de nez, c'en est tout un. Puis j'ai relu ses notes attentivement, que vous avez dû relire aussi par la force des choses.

— Je me souviens surtout de la préface, remarquable d'ailleurs...

— Que je lui avais demandée sans trop y croire. Eh

bien, au-dessus, en exergue, une phrase se détachait en lettres rouges, vous en souvenez-vous?

— À vrai dire, non.

— Elle disait ceci: *Le petit temps donne des lueurs d'un autre système ou mode que ne peut éclairer une clarté durable.*

— Je ne comprends toujours pas.

— Le petit temps, ça ne vous dit rien, le petit temps.

— C'est la pièce qui est jouée dans ce théâtre. Ces mots ne sont pas de lui, mais de Paul Valéry dont l'auteur a extrait le titre de sa pièce.

— Vous avez vu la pièce?

— Non, puisque je vous suivais. Mais ce que j'ai pu glaner dans les journaux ne me dit rien qui vaille. (*Pause.*) Ainsi vous m'auriez conduite exprès?

— Pour abuser de vous. Rassurez-vous, je cherchais seulement à vous exposer, vous rendre vulnérable.

— Il y a bien d'autres moyens de le faire, à ce que je sache.

— C'est celui que j'ai choisi. Il m'a d'ailleurs été recommandé par Marius Gotlieb, vous connaissez?

— Non.

— C'était un de ces libraires-éditeurs ronchonueux comme il ne s'en fait plus. Il avait accepté de publier le manuscrit. Mal lui en prit, un incendie détruisit tout avant la mise en place dans les librairies. Toutes les copies ont été détruites, y compris les films qui ont servi à la presse.

*Veronica pouffe de rire.*

— Et ça vous fait rire. Riez. Riez.

— Avouez que c'est drôle. Si je suis la série, je serais votre prochaine catastrophe.

— Bien vu.

— Tsss, tsss, vous accordez trop d'importance aux séries.

— Vous croyez?!

— Et au talent de persuasion de votre écriture.

— Comme c'est curieux...

— Puisque je vous le dis.

— Mais je n'attribue rien. Je constate, c'est tout. Votre présence ici le prouve.

— Que diable! Il fallait bien que je vous retrouve. Après votre déménagement fortuit, impossible de vous retracer. Votre téléphone était sur la liste rouge.

— Alors comment avez-vous fait?

— Sur l'enveloppe du manuscrit, il y avait encore l'adresse de votre bureau. Je m'y suis donc rendue. Puisque là-bas on refusait de me communiquer vos nouvelles coordonnées, j'ai décidé de vous filer pour les connaître. Pour ne pas être reconnue, j'ai emprunté une perruque. Vous savez la suite.

— Pourquoi ne pas avoir cherché à me voir directement?

— Et risquer d'essayer un autre refus? Non, non. Je me suis dit qu'en vous filant, cela me laisserait le temps de vous observer, de mieux vous connaître.

— N'avez-vous rien de mieux à faire?

— Si, mais je suis aussi une femme têtue. J'avais décidé de vous remettre le manuscrit. Je me suis arrangée, pour le faire. Il fallait impérativement que je vous retrouve.

— (*Intéressé.*) Pourquoi?

— Pour vous redonner votre manuscrit. Pour le faire publier.

— Je m'en fous. Faites-en ce que vous voulez. Reprenez-le à votre compte si ça vous chante. Mais je vous préviens, je ne suis pas responsable de ce qui pourrait vous arriver.

— Je ne suis pas superstitieuse.

— Alors qu'est-ce que vous attendez?

— Mais je ne suis pas non plus une prédatrice. De surcroît, je ne suis pas auteure. Vous ne pouvez pas vous débiter comme ça.

— Dieu, quelle conviction! En d'autres circonstances, j'en aurais été flatté et je vous aurais fait même un peu la cour. Mais aujourd'hui votre assurance me trouble.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle me confirme une chose: vous aussi vous avez succombé à son *influence*, comment dirais-je, vous êtes...

— Contaminée?!!!

— Je n'aime pas cette métaphore virale; mais elle est bien dans l'esprit du temps.

— Selon vous, j'ai succombé à l'influence maléfique de votre livre?

— Je n'ai pas dit cela. Je dis que vous avez succombé au milieu — disons à un certain milieu — dont il est le médiateur.

— De quel milieu s'agit-il?

— Voilà ce que j'aimerais bien savoir. Peut-être le même milieu auquel appartenait Mike. Allez savoir.

— Je suis de ceux qui pensent qu'il y a des raisons objectives d'appréciation en ce domaine. Je dirais comme d'autres qu'il y a des critères de clarté, de style, d'émotion et votre manuscrit m'a émue dès les premières pages. Cela m'a suffi.

— Personne ne vous demande de jouer la vestale du temple.

— Je ne joue pas. Je cherche simplement à être en accord avec ce que je crois. Et mon premier devoir, c'est de vous empêcher de détruire votre manuscrit. Vous avez une responsabilité vis-à-vis de vous-même et vis-à-vis des autres.

— C'est vous qui ne comprenez pas. Ma première responsabilité est de défendre ma peau et celle de mes proches. Si tant est qu'ils vivent encore.

— Pas évident au train où vont les choses.

— Qu'insinuez-vous?

— Je constate. J'ai le droit d'émettre une opinion.

— Gardez-la pour vous.

— Si vous pouviez en faire autant pour votre manuscrit.

— N'en parlez pas. Il est damné. Il a été fait par un tout autre que moi. Et puis je n'en ai rien à foutre.



D'ailleurs il ne m'appartient plus dès lors que les lecteurs qui l'ont lu se sont autorisés, à ma demande d'ailleurs, à le réécrire. Et puis je n'ai jamais très bien cru en l'auteur. C'est une convention récente, vous savez.

— Vous jouez le faux modeste, le détachement. Les commentaires et suggestions devraient au contraire vous combler d'aise. Au lieu d'être indifférent, on réagit. Vous en sortez grandi.

— Sans doute, mais cela n'empêche pas qu'il y ait mort d'homme. Cela est très embêtant.

— Vous vous croyez responsable de ces morts?

— Sans doute. J'ai l'impression que quelque chose est advenu par mon intermédiaire, d'avoir réveillé un volcan endormi. Je veux comprendre.

— Vous avez peur?

— N'est-ce pas la meilleure des raisons. Hier encore j'étais convaincu de m'en être débarrassé jusqu'au moment où vous êtes survenue en le brandissant comme un trophée.

— Et moi qui croyais vous faire plaisir!

— Et il a fallu que cette nuit-là vous tombiez sur cette vieille enveloppe chiffonnée. N'avez-vous pas pensé une seconde que je l'avais laissée là exprès?

— La banquette d'un autobus n'est pas un bon endroit pour se débarrasser d'un document compromettant. Si tel était votre désir, pourquoi ne pas l'avoir jeté tout simplement à la poubelle ou dans l'incinérateur?

— Je voulais que le fleuve lui rende sa pureté originelle, l'absolve de tout le mal qu'il avait causé.

— Dans le fleuve? Vous vous êtes pris pour Jean-Baptiste!

— Rassurez-vous, je ne voulais pas l'accompagner. Je voulais juste le lancer par-dessus bord.

— Comme on se débarrasse d'un cadavre! Vous avez vu trop de films policiers (*Sur le mode de la dérision.*).

— Non, ce qui m'intéresse, c'est le Styx, ce grand fleuve des enfers. Et de l'oubli. Voilà une fin honorable pour un manuscrit qui s'était sorti indemne de l'épreuve du feu.

— Puis il y a eu cet oubli stupide.

— Quel bel acte manqué. Un disciple de Freud aurait de quoi gloser.

— Mais, à la réflexion, l'ai-je vraiment oublié. En vérité, je n'en suis pas sûr.

— Vous me cherchiez, voilà tout, et vous m'avez trouvée. Ne me reprochez pas ensuite de vous l'avoir rapporté.

— Qu'est-ce que vous faisiez dans cet autobus à cette heure tardive?

— Je revenais de travailler.

— Vous êtes pute ou quoi?

— (*Elle le fusille du regard.*) Je travaille dans un journal, je suis correctrice d'épreuves.

— Correctrice d'épreuves!

— Oui.

— C'est trop drôle. Je perds mon manuscrit alors que je n'égare jamais rien. Et il faut que cela soit une correctrice d'épreuves qui le trouve.

— Il n'y a pas de hasard.

— N'avez-vous donc pas de voiture?

— Elle était en panne ce jour-là.

— Et votre mari ne vous a pas prêté la sienne.

— Il n'a pas de voiture.

— À la bonne heure.

— Cela ne vous regarde pas.

— J'en déduis donc qu'il ne sait pas que sa femme se donne des airs de Mata-Hari.

— Vous déduirez ce que vous voudrez...

— Vous avez des enfants, je suppose. Ne me répondez pas. Laissez-moi deviner leur sexe, leur âge. (*Il l'examine de haut en bas.*) Vous avez un garçon et une fille? Ils ont 8 ans et 6 ans. L'aîné s'appelle William et la fille, Chloé. Elle doit avoir vos yeux. Vous êtes

mariée depuis dix ans. Votre mari était votre chef de service. Vous veniez d'être embauchée.

— (*Veronica rougit à dessein et joue les fausses ingénues.*) Quelle perspicacité! Ma foi, je ne croyais pas être si, si... transparente.

— On transporte avec soi ce que l'on est. (*Le ton grave, ne voyant pas du tout qu'il est mené en bateau.*)

— Vous pensez qu'on peut lire sur un visage comme dans un livre ouvert?

— Je le crois. Le vôtre dénote un très vif sentiment d'abnégation qui est l'envers d'un fort orgueil. Puis de lassitude et aussi un peu d'ennui.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela?

— Une impression, comme ça. Vous avez besoin de relever des défis. Vous me donnez l'impression que vous tournez un peu en rond.

— Vous croyez?

— Je ne veux pas vous blesser. Je souhaite simplement exprimer ce que je ressens en vous regardant.

— Et c'est tout.

— Ma foi, vous êtes très... désirable.

— Vous avez la mauvaise habitude de vous projeter sur les autres.

— Mais ça marche parfois. Vous êtes non seulement désirable mais admirable. Mais je vous le dis à nouveau, vous perdez votre temps.

— (*Coquine.*) Je ne crois pas.

— Vous savez à qui vous me faites penser?

— Non, à qui donc?

— À Kristina. N'y voyez pas malice ni mauvais œil.

— Pourquoi?

— Vous êtes plus sérieuse qu'elle, mais dans le fond, vous êtes tout aussi allumée.

— L'allumé, c'est vous. Vous êtes si attentif à vous que vous ne sentez même plus les sentiments qui vous envahissent. Vous l'aimez toujours, n'est-ce pas?

— (*Surpris.*) Qui a dit que je l'aimais?

— Ça s'entend.

— Tant que ça. (*Baisse les yeux.*) Je ne le sais plus.

— Et elle?

— Au début je pensais que c'était réciproque. Elle mettait ses plus belles robes pour me voir, jusqu'au jour où je me suis aperçu qu'elle faisait cela pour que je lui donne le manuscrit. (*Le regarde.*) Et vous, jusqu'où êtes-vous prête à aller?

— Ne prenez pas vos désirs pour des réalités.

— Vous ne diriez pas non pourtant.

— Je vous laisse vos fantaisies.

— Ne me parlez pas d'éthique en retour, je vous en prie.

— Je m'en garderai bien. Mais de quoi avez-vous peur, à la fin?

— Je vais vous le dire: de moi et du mal que ce manuscrit lâché dans la nature a déjà commencé à faire.

— C'est un alibi pour ne rien faire.

— C'est vous qui le dites.

— Votre petit confort, votre anonymat est devenu votre identité. Vous pensez de la sorte négocier un sursis, gagner du temps. Car vous savez qu'il est déjà trop tard. Alors vous faites l'autruche. Vous jouez à vous faire peur. C'est tellement plus commode. Vous attendez que les événements confirment à nouveau le piège que vous vous êtes vous-même fabriqué.

— Que devrais-je faire?

— Terminer le manuscrit, intégrer les corrections qui vous ont été suggérées, le faire publier.

— Vous le croyez vraiment?

— C'est l'occasion.

— Mais comment rendre public un livre qui, disons, «neutralise» ses premiers lecteurs?

— Justement, pour démontrer que cela n'est pas vrai; que c'est une fantaisie de votre imagination.

— Vous me demandez de prendre une grosse responsabilité. Imaginez tous ces lecteurs potentiels frappés en pleine lecture dans la rue, dans le métro, sur

la plage, frappés par un mal mystérieux. Il y aurait des enquêtes. Et un beau coup de vente. Dieu lui-même n'aurait pas fait mieux. Je devrais l'intituler: *Danger, ne lisez pas ce livre.*

— Ne soyez pas mégalomane. Vous n'allez quand même pas rester enfermé dans votre appart.

— Je n'ai pas l'intention de rester enfermé.

— Votre conduite invite à le penser.

— Qui êtes-vous pour m'imposer la vôtre?

— C'est vrai, je n'ai pas le droit d'interférer dans votre décision. Elle vous concerne. Faites ce que vous voulez. Moi, en tout cas, j'aurais fait ce que je considère être mon devoir. Maintenant, à vous de voir.

— Je vous croyais plus habile.

— J'en ai trop dit. Et vous, pas assez. Vous n'écoutez rien. Ne voyez-vous pas que je vous mène en bateau depuis tout à l'heure? Et puis allez au diable! Je m'en vais. Bonsoir.

— Attendez-moi. (*En riant.*) Allons le voir ensemble!

*Il s'arrête, puis, ayant compris l'allusion, repartant en colère de plus belle, il la suit.*

— Pardonnez-moi. Vous me tendiez la perche...

— La prochaine fois, j'y mettrai de la graisse au bout pour que vous vous cassiez la gueule.

— Mais la pièce se terminerai platement.

— Vous ne pouvez pas être sérieux deux minutes.

*L'éclairage clignote comme si la représentation allait commencer, avant de s'éteindre pour de bon. Seul l'éclairage de secours reste allumé. Atmosphère rougeâtre, blafarde et surnaturelle.*

— Dépêchons-nous.

*Le couple sort rapidement par la porte centrale.*

*Rideau.*

ACTE DEUXIÈME

*La salle est plongée dans l'obscurité. Sur la scène, le rideau est éclairé par une lumière minimale. Les comédiens entrent par deux allées latérales différentes. Ils cherchent la sortie.*

VERONICA: — Je ne savais pas qu'il n'y avait qu'un acte.

JONATHAN: — Le deuxième acte commence maintenant.

— Je ne trouve pas ça drôle.

— Et pourtant c'est la réalité. Nous sommes faits, enfermés dans ce théâtre comme deux rats en cage. (*En direction de sa complice.*) Tout cela est votre faute.

— La vôtre plutôt. Si vous ne m'aviez pas fait le grand numéro de l'attendrissement, nous n'en serions pas là.

— Moi, attendrissant? C'est vous qui avez joué sur les sentiments et tout le tralala.

*Veronica White hausse les épaules.*

— Au lieu de geindre, allez voir si l'entrée des artistes peut être ouverte.

— Non, mais de quel droit osez-vous me commander?

— Et la galanterie, alors?

— La galanterie n'existe plus. Nous sommes tous égaux devant une charge de Pentex ou un fusil mitrailleur Ozu. Les femmes et les enfants font de merveilleux otages. Ne lisez-vous pas les journaux?

— Le courage vous étreint.

*La comédienne entre par le côté et disparaît, laissant le comédien monter seul sur la scène. Celui-ci pose ses bagages bien en vue.*

— Nous voilà bien. C'est à nouveau le sort qui

s'acharne. (*Il arpente, impatient, de long en large la scène.*) Il doit bien y avoir une manière de sortir. Le téléphone. S'il y avait un téléphone. (*Il regarde Veronica qui, dans l'intervalle, est montée sur la scène.*) Vous n'avez pas de portable?

— Non. Et vous, l'informaticien, pourquoi n'en avez-vous pas?

— Je n'en vois pas l'utilité.

— Ça tombe bien, moi non plus.

— Il me semblait que dans votre grand sac il aurait pu tenir compagnie à votre Smith and Wesson.

— Quelle suite dans les idées.

— (*Redevenu sérieux.*) Et alors?

— La porte est verrouillée à double tour. Encore une. Décidément.

— Ne pouviez-vous pas la forcer avec une barre de fer ou la pulvériser du tranchant de la main?

— Vous confondez le wen do avec le karaté.

— Ah bon, il y a une différence?

— Mais je ne suis qu'une faible femme! (*Changeant de ton.*) Et... de votre côté, King Kong?

— Rien. C'est à croire qu'ils font tellement de recettes qu'ils disparaissent avec pour le déposer à la banque la plus proche...

— A-t-on essayé les bureaux?

— On y était tout à l'heure.

— Les sorties de secours?

— Verrouillées comme les autres.

— (*Énervé.*) Il doit bien y avoir une voie de sortie. Il faut chercher encore.

*Le comédien s'éloigne vers le fond de la scène, se glisse sous le rideau. Veronica White reste seule à son tour à l'avant de la scène.*

— Mais qu'est-ce que vous faites?

*En guise de réponse, on entend le fracas d'objets qui tombent dans l'obscurité.*

- Le destin est en train de vous tomber sur la tête?
- (*Voix lointaine et étouffée.*) Je crois avoir trouvé.

*Suit le bruit sec d'un commutateur qu'on ouvre. Et un spot de lumière crue inonde la scène.*

- C'est trop fort!
- Vous voilà bien exposée. Je vais diminuer l'intensité.
- C'est bon.

*D'autres bruits se succèdent.*

- ...
- Venez m'aider.

*La jeune femme disparaît à son tour derrière les rideaux. Elle réapparaît quelques secondes plus tard en poussant un canapé. L'acteur, lui, porte une table de travail sur son dos.*

- Et ce n'est pas en trimbalant ce mobilier que l'on va sortir d'ici.
- Mais cela nous aidera à mieux passer le temps.
- Attendez-moi.

*L'acteur disparaît à nouveau et revient cette fois en poussant un lit sur roulettes qu'il installe dans un coin de la scène. Les autres accessoires sont mis en scène pour former deux pièces bien distinctes. Un bureau-garçonnière avec une table, un sofa, un fauteuil à roulettes, une table avec des verres et du vin et enfin une alcôve. Son attitude a changé depuis qu'il a découvert ces accessoires, il est tout guilleret et saute sur le lit pour l'essayer.*

- Si l'on doit passer la nuit, aussi bien la passer confortablement. Vous voulez essayer?
- Le canapé me conviendra parfaitement.

*Elle s'assoit résolument.*

- Quand je pense qu'à l'âge de la communication, nous sommes enfermés dans un théâtre.



— L'ère de l'ironie est de retour. (*Sautant sur le lit comme sur un trampoline.*) Les fins de siècle sont les championnes de l'ironie.

— Cynisme conviendrait davantage.

— Juste, nous vivons la parodie du cynisme. Notre situation est cynique, ne trouvez-vous pas?

— Cynique, cela veut bien dire «chien» en grec. Ses adeptes à l'époque pratiquaient la connaissance axée sur l'expérience quotidienne, la provocation.

*Jonathan arrête de sauter et s'approche de Veronica, les yeux langoureux, prêt à lui mettre la main sur la cuisse.*

— N'est-ce pas une occasion inespérée pour mieux nous connaître?

— Vous croyez?

*Elle lui retire la main de la cuisse.*

— Ne faites pas cette tête d'enterrement. Demain les préposés à l'entretien viendront vous délivrer de mes griffes.

— Très drôle.

— On dirait que cela vous déplaît?

— (*Pensive.*) Je n'avais pas imaginé que cela prendrait cette allure.

— (*Pointe l'index vers elle de manière énigmatique.*) Ça c'est son influence.

— Je vous croyais devenu raisonnable.

— Je ne suis pas raisonnable.

*Un objet tombe du lit où se trouve toujours Jonathan. C'est un pistolet de marque Smith and Wesson. Le même pistolet qui a été utilisé dans la pièce. Jonathan le ramasse et l'offre à Veronica.*

— Qu'est-ce que c'est?

— L'arme du crime, voyons. Vous l'avez enfin. Je vous la donne. Utilisez-la à bon escient.

— Je ne veux pas de ça. (*Elle le dépose, dégoûtée, sur la petite table.*) C'est dangereux.

— Elle est chargée à blanc. Il n'y a pas de danger.

— C'est ce que vous croyez? Le fils de Bruce Lee est mort comme ça.

— Il n'a pas eu de chance. Comme Will dans la pièce. Mais l'acteur, lui, n'est pas mort.

— Ce n'est pas une raison.

— Entendez-vous?

— Quoi?

— Le silence.

— Je ne suis pas encore devenue cloîtrée.

— Cela doit vous faire drôle d'être ici à cette place qui est le lieu de l'exposition même.

— «Le lieu où l'on est à la fois fort et faible.»

— Ce n'est pas de vous, cette réplique.

— Non, elle est de la pièce qui a été jouée ici même.

— Qui dit cela?

— C'est Alex, au moment de séduire Anna.

— Voilà qui est gai. Je trouve ce genre de scène complètement prévisible.

— Pourquoi donc?

— Chaque fois qu'un auteur veut approfondir une relation ou n'a pas de budget, il enferme ses personnages. Qu'ils se débrouillent! Coup de projecteurs sur la lente descente aux enfers. Décor dépouillé, pour signaler l'intensité dramatique et délitescence psychologique. Éclairage parcimonieux pour accentuer le climat étouffant du secret de famille qui éclate enfin. Cela finit toujours mal, ces trucs-là. Et ce sont les personnages qui écopent. Nous vivons une bien drôle d'époque.

— Quel pessimisme. Les fins de siècle sont des périodes riches en création et en surprises.

— Non, mais regardez autour de vous. Partout ce n'est que fragments, patchworks, impuissance. Il n'y a pas d'œuvres fortes. Que des resucées, que la critique aveugle ou intéressée porte aux nues. Ceci, c'est pour la soi-disant création. Quant à «la vraie vie», la notion même de travail fout le camp. Bientôt on fera semblant de travailler dans des entreprises

virtuelles qui nous paieront avec de la monnaie de singe, avec des fausses fiches de paie, des faux bureaux. Tandis que les autres, à côté, s'enrichiront à gogo pour de vrai. Cela me dégoûte. Tout le monde le sait. Et puis on reste là, tétanisés par le spectre de ce que l'on devrait faire.

— Et alors?

— Et alors? Rien.

*Il se lève et commence à marcher de long en large.*

— J'ai senti quelque chose de *différent* dans votre texte.

— Quelque chose? À la bonne heure.

— Quelque chose, oui, qui remettait en cause le fait d'être en représentation. Même les objets prennent un éclairage nouveau, une densité.

*Elle s'arrête.*

— Que voulez-vous dire?

— Eh bien, vos personnages doutent d'eux-mêmes mais leur présence néanmoins se justifie, prend tout son poids parce que précisément ils vont jusqu'à douter de leur doute, d'eux-mêmes.

— C'est très joli ce que vous me dites. Mais est-ce bien nécessaire de vous forcer à trouver des qualités à ce ramassis de feuilles? Tout le monde s'en fout aujourd'hui. On veut être rassuré, pas insécurisé. L'avenir appartient plus que jamais aux grandes gueules, aux bonimenteurs.

— Mais cela ne dure jamais très longtemps.

— Le temps suffisant pour continuer la comédie humaine avant qu'un autre plus subtil, plus perspicace, le remplace. The show must go on.

— Vous voilà très pessimiste.

— Réaliste. Ce n'est pas pareil.

— Selon vous, il n'y a pas d'issue. Les dés sont pipés. Je vous ai alors mal lu.

— Cela, c'est l'idéal, c'est du théâtre.

— Il y a pourtant une vérité dans le théâtre, comme vous dites.

— C'est pour cela sans doute que nous nous sommes rencontrés; que nous sommes là.

*Veronica regarde la scène, réfléchit.*

— C'est tout de même curieux de se retrouver sur la scène. En lieu et place des comédiens de tantôt.

— (*Elle réfléchit.*) Et si c'était vous qui aviez tout manigancé!

— Vous m'accordez décidément trop d'imagination. Et puis cessez de me vouvoyer. Cela empêche nos rapports d'évoluer harmonieusement.

— (*En regardant le lit.*) Ah bon?!

— J'entends bien vous séduire. C'est prévu dans le texte. Acte deux: Scène 1, première approche.

— Tiens donc. C'est pour cela que *vous vouliez* sortir les meubles du décor sur la scène?

— On ne peut rien *te* cacher. Faire l'amour dans les coulisses aurait été inconvenant. Et d'une banalité... Et puis, c'est un excellent poste d'observation...

— Pour observer le mouvement des foules à la frontière moldave?

— Pour s'exposer.

— S'imposer!

— S'exposer! Pour voir et pour être vus. (*Pause.*) Si jamais on nous cherche, on nous trouvera.

— Facile de rêver.... (*Changement de ton.*) Voilà une excellente idée. Car pour rêver, il faut dormir. Demain, nous nous réveillerons frais et dispos.

*Elle s'installe pour dormir sur le canapé.*

— Déjà...

— Il est tard. Je suis fatiguée.

*Jonathan s'installe dans son lit les mains sous la nuque.*

— J'attends.

— Laissez-moi dormir.

— J'attends la suite. Tu as bien commencé, tu me dois de continuer.

— J'ai déjà dit ce que je pensais.

— Je précise ma pensée. Comment devrais-je finir cette histoire?

*Veronica se redresse.*

— Débrouillez-vous, c'est vous l'auteur.

— Cela te concerne puisque c'est notre histoire.

— Il ne s'est rien passé entre nous et j'entends bien que cela reste ainsi.

— Tout de suite tu montes sur tes grands chevaux. J'insiste: ce récit se confond avec notre rencontre. Et toi ni personne n'y pourrez rien.

— À cette différence près que je connais la fin de la première.

— Mais tu ignores comment se terminera celle-ci.

— En es-tu vraiment sûr?

— Voilà que tu acceptes de me tutoyer maintenant. À la bonne heure.

— Tu touches là mes cordes sensibles. C'est-à-dire ma vie. Il n'y a plus de raison que je maintienne la fiction de la distance avec toi.

— Mais nous n'en sommes qu'à la page vingt-cinq.

— Garde tes fantasmes.

— Ainsi tu sais tout puisque tu as répété la pièce.

— Jusqu'à temps que je la sache par cœur.

— Bonne comédienne. On t'engagera. À moins que toi aussi...

— Je succombe à ton miroir aux alouettes.

— Qui sait. Mais justement puisque tu sais la fin, peut-être pourrais-tu en dire quelques mots aux spectateurs afin que certains d'entre eux puissent choisir de raccourcir leur présence parmi nous.

— Non mais t'as pétié les plombs. Qu'est-ce que c'est qu'une pièce qui se raconte par la fin. Fais gaffe, mec, il y a des choses qu'on ne dit pas.

— Tu m'as vexé; je m'en vais.

*Jonathan s'engage dans l'allée et fait mine de partir.*

— Arrête. Ne pars pas. Que vais-je devenir?

*Elle s'élance et va le chercher; ils reviennent ensemble comme un vieux couple.*

— Mais où veux-tu aller, tu vois bien qu'il n'y a pas d'issue.

— Tout ça pour une fin que je n'aime même pas.

— Il faut la réécrire. Je crois même que c'est à cause de cela que le manuscrit ne parvient pas à sortir du cycle de la malédiction.

— Normal. Mon livre ne comporte pas de conclusion.

— Et c'est maintenant que tu me le dis.

— Tu ne me l'as pas demandé. Lis les commentaires que l'on m'a faits.

— À bien y réfléchir, tu n'as pas tort. Il faudra tout intégrer.

— Cela prendra bien quelques semaines. Je n'en ai pas la force ni l'envie.

— Concentre-toi sur les personnages. On ne les connaît pas assez. Ce sont des ombres.

— Un théâtre d'ombres? Pour toi, un personnage, c'est quoi?

— C'est quelqu'un qu'on connaît sans le connaître. Dont la vie intérieure et les motivations sont familières, logiques mais qui conserve toujours une part de mystère.

— Comme toi.

— Je ne suis pas intéressante.

— Tu ne m'as encore rien dit de toi.

— Pourquoi devrais-je parler de moi?

— Mais enfin, comment veux-tu que j'avance dans la connaissance de mes personnages, comme tu dirais, si tu t'obstines à me dire des banalités sur toi?

— Tu veux que je m'étende sur le divan?

*En le disant, elle regarde le divan.*

— Mieux que cela, que tu entres en scène, que tu l'habites totalement. Comme une diva.

— Que veux-tu savoir?

— Qu'est-ce qui t'a amenée à me filer?

*Il s'approche.*

— Mais...

— Pas de balivernes.

— Très bien. Je vis seule. J'aime les aventures. Je suis tombée sur le manuscrit. Je me suis dit: allons voir la tête de ce rigolo. Peut-être a-t-il besoin de moi. Ça te va?

*Jonathan la prend brusquement au collet.*

— J'en ai assez d'être mené en bateau. Dis-moi ce qui t'a conduit jusqu'à moi.

*Un moment interloquée, Veronica regarde Jonathan.*

— Cesse tes enfantillages. Tu me fais mal.

*Jonathan fait semblant de vouloir la serrer davantage puis la relâche. Il s'avance vers les spectateurs. Son regard est froid et dur.*

— Je te ferai encore plus mal si tu ne me dis pas la vérité.

— Tu es un sauvage, un fou ou les deux à la fois.

— Tu l'as dit, ma cocotte. Reprenons.

*Jonathan descend dans la salle, s'assoit dans un siège de la première rangée et mime les gestes d'un metteur en scène.*

— Maintenant Veronica, ma petite chérie, dis-moi tout. Mais avec du cœur.

— Que fais-tu enfin?

— Mais... Je t'écoute.

— ...

— Alors?!!!

— Tu es complètement parano.

— À la bonne heure. Tu commences à comprendre.

*Veronica est surprise de ce brusque retournement de situation. Et elle avance de long en large nerveusement. Sa main lisse sa jupe sur sa cuisse. L'éclairage se fait intimiste. Et sensuel. Étrange émotion.*

- C'est un procès?!
- Peut-être. Puisque c'est à cause de toi que je suis là. Le fardeau de la preuve t'appartient.
- Je n'ai rien fait.
- Justement.
- C'est une mauvaise plaisanterie.
- Tu aggraves ton cas.
- Le verdict est déjà prévu?
- Bien sûr.
- ...
- Je t'écoute.
- Par quoi veux-tu que je commence?
- Ton nom.
- Mon quoi?
- (*Hurle.*) Ton nom, salope!
- White, Veronica.
- (*Très fort.*) Non, ton nom de jeune fille.
- Veronica Weiss...
- Lieu de naissance.
- Je suis née sur une petite île à la frontière du nord sur la rive gauche des Grands Lacs: l'île aux Tortues. Il paraît qu'il y en avait beaucoup avant. C'était un poste de traite des fourrures.
- Tu avais des frères, des sœurs?
- Mon frère Bob.
- Parle-moi de lui.
- Mon frère Bob — c'était du moins ainsi qu'il se prénomrait avant qu'il en change — était quelqu'un de très singulier...
- Tu parles au passé. Pourquoi?
- C'est une longue histoire, je ne sais pas si j'aurai le courage.
- Tu auras le courage.
- Il te ressemble un peu.
- J'en suis fort aise mais encore...
- Il détestait mon père et le maudissait de l'avoir mis au monde. Papa alors rappliquait en le battant de plus belle. Je soupçonne mon père d'avoir choisi



cet endroit désert un peu pour ça. C'était après la faillite de son entreprise paternelle. Il voulait faire l'élevage des cailles. Il anticipait un marché fabuleux mais c'était un piètre gestionnaire. Trop visionnaire, pas assez pratique. Il tenait ça de sa mère de Lodz, dont j'ai hérité le nom. Mon père a rencontré ma mère chez son notaire où elle chantait de l'opéra. Ce fut le coup de foudre auquel succédèrent rapidement les scènes de ménage. Classique dans une passion qui se consume. Ma mère lui reprochait le manque d'argent. La différence de religion a fait le reste. Car ma mère, née catholique et d'une ancienne famille de notables, ne tarda pas à trouver dans la religion et la présence des chats une échappatoire à sa condition «de femme-esclave», comme elle-même se qualifiait. Or les chats mangeaient les cailles et cela recommençait de plus belle. Heureusement qu'il y avait mon frère...

— Tu lui étais très attachée...

— Je l'adorais, même si déjà il manifestait un comportement bizarre. Dans notre «manoir», comme nous l'appelions, peuplé de chats, nous inventions des scènes de cape et d'épée. Mais comme Bob était allergique, pour se venger, il s'amusait à dissoudre ceux qu'il prenait dans l'acide. On en avait trouvé tout un baril dans l'entrepôt. Mon père battait mon frère à grands coups de ceinture. Je crois qu'il se vengeait sur lui de sa femme. Il fallait la voir rappliquer à grands cris.

Mon frère et moi étions les seules créatures vivantes sur lesquelles il parvenait encore à exercer un certain contrôle. Ce confinement, l'attente dans ce petit bout du monde, a fini par nous influencer tous, mais Bob fut le plus influencé. C'est plus tard que je me suis rendu compte combien sa haine était profonde. Cela m'a fait penser au manuscrit.

— Pourquoi?

— J'avais le sentiment d'avoir vécu certains épisodes,

puis au moment où je m'attendais à obtenir la confirmation de cette impression, pffft, cela s'estompait.

— Un récit doit susciter l'identification du lecteur. Mais ces fleurs ne doivent pas t'épargner le souci de raconter le tien. Continue.

— (*Pause.*) Tout jeune, Bob ne faisait rien comme les autres. Se levait tard ou alors de très bonne heure puis disparaissait. Parfois des jours entiers. Il réapparaissait comme si de rien n'était. Sa discrétion était absolue. Même à moi il ne disait rien. Je crois qu'il descendait en ville. J'ignorais où il trouvait l'argent. Chaque fois que mon père le questionnait, c'était le drame. Il le battait avec sa ceinture à boucle de fer puis il l'enfermait dans le sous-sol. Il restait ainsi de longues journées sans dire un mot, sans même accepter de manger. Quand j'allais le voir avec le plateau de nourriture qu'il repoussait du revers de la main, j'étais toujours impressionnée par ses yeux, une étrange flamme y luisait; comme s'il voyait à travers nous, au-delà de nous. Je ne sais pas pourquoi je parle ainsi de mon frère. Je crois que tout a basculé après le divorce de nos parents. Prévisible comme le reste. Ma mère a pris son fils avec elle. Et moi j'ai été vivre en Israël avec mon père. J'avais parfois des nouvelles de ma mère qui était devenue entre-temps complètement bigote. Elle me disait que Bob s'était engagé dans l'armée, qu'il voulait être parachutiste. Il avait repris le nom de jeune fille de notre mère: Ladouceur. Mon père n'avait rien dit. Il était dans son monde, bercé par l'alcool. Il buvait de plus en plus. J'allais avoir dix-huit ans. J'ai décidé de partir. J'ai prétexté la poursuite de mes études pour aller à New York où j'avais un oncle. Il n'était pas content. Il me voulait à lui tout seul. Raison de plus pour que je parte. J'ai beaucoup pensé à Bob. J'ai bien tenté de le voir mais il me repoussait. Les nouvelles me parvinrent de lui par l'entremise d'amis. Bob avait quitté l'armée et écopa de quelques mois

de prison à Tel-Aviv: il s'était fait arrêter à l'aéroport Ben Gourion de Jérusalem pour port d'armes prohibées. Un oncle diplomate le fit rapatrier dès sa remise de peine. Les opinions sur lui étaient on ne peut plus contradictoires: ma mère, par exemple, me disait que Bob était entré chez les Témoins de Jéhovah, qu'elle s'était convertie elle aussi, sous son influence; d'autres disaient au contraire qu'il se... prostituait. Des amis l'auraient reconnu sur la 42<sup>e</sup> avenue. Il était assez joli garçon et il plaisait autant aux hommes qu'aux femmes. Mais je n'y croyais pas. C'était une rumeur entretenue par ma famille paternelle pour le discréditer.

Tous ces ragots m'écoœuraient. Bob n'avait pas pu tomber si bas. Adolescents, lorsque nous sortions ensemble, il est vrai, il ne laissait personne indifférent: les filles étaient folles de lui mais Bob semblait ne pas s'en apercevoir; il ignorait alors l'influence qu'il pouvait exercer sur les autres. Impression erronée comme toutes celles que j'ai pu me faire sur son compte. Car Bob, vous l'aurez compris, avait plusieurs visages. Il serait faux de ma part d'affirmer que j'ai été complètement dupe de son comportement. Mais notre vie familiale était suffisamment tourmentée pour que je gomme de ma mémoire les aspects les plus désagréables, les plus dérangeants.

C'est justement cela qui resurgit quelques années plus tard lorsque j'ai voulu le revoir. Cette rencontre demeure à jamais marquée dans ma mémoire. C'est à ce moment que j'ai su.

— Qu'est-ce qui s'est passé?

— Cela faisait sept ans que nous ne nous étions pas vus. On s'était quitté adolescents, nous étions devenus adultes. Bob alors faisait la navette entre Genève, Montréal, Marseille et Bruxelles où il «menait ses affaires». Mais sa base à l'époque était Montréal où maman avait choisi de se retirer auprès des siens. J'avais décidé d'aller le surprendre au

moment où il allait rendre visite à maman dans son appartement de la rue Duluth. J'étais en retard, je cours lorsque soudain, un grand gaillard blond, en veston noir et chemise blanche impeccable, me bouscule en sens inverse. C'était lui. Je ne l'ai pas tout de suite reconnu: il n'avait plus sa barbe et les cheveux longs. Il ressemblait vraiment à un homme d'affaires ou... à un croque-mort. Lui non plus n'avait pas l'air de m'avoir reconnue: il marchait tout droit devant comme si de rien n'était. Son visage me frappa: il s'était durci, une étrange lueur brillait dans son regard. J'étais tellement saisie que j'ai décidé de faire comme pour toi: je l'ai suivi. Je me demandais où il allait. Il marchait sans but apparent. Je l'ai vu entrer dans une boulangerie du quartier juif, il en est ressorti avec un bagel. Un peu plus loin, il récupéra des documents photocopiés dans une boutique spécialisée. La rumeur de la circulation s'intensifiait. La journée était très ensoleillée. Rue Peel, je l'ai vu sortir son portable et faire quelques coups de téléphone. La dernière communication fut très agitée. Il parlait avec un certain *Gotlieb*. Aussitôt après, il héla un taxi. Direction: le belvédère de la montagne. J'ai bondi dans un taxi et l'ai suivi. Un peu plus tard sur l'escalade du belvédère, j'ai reconnu sa silhouette longiforme. Il devait bien être midi. Une quinzaine de personnes l'attendaient; les hommes étaient habillés comme lui, les femmes portaient de longues robes. Tous lui témoignaient du respect. Se doutaient-ils de ma présence? Toujours est-il qu'ils s'éloignèrent dans le sous-bois... Leurs chants m'ont permis de les repérer. J'ai l'impression qu'ils rendaient grâce au soleil. *Bob* était l'officiant; il demeurait très droit malgré la chaleur qui montait. On aurait dit qu'il était sur le point de s'envoler tant il semblait diaphane, léger. C'est alors que j'entendis sa voix grave s'élever dans le silence de midi. Il haranguait le petit groupe.

— Que disait-il?

— Je ne sais plus.

— Fais un effort.

— Il disait... il psalmodiait des choses insensées du genre: «Il faut poursuivre le chemin par-delà la toison des pins et des sapins, des érables, des merisiers; des frênes, par-delà les lacs et les rivières à truites et à achigans» —, il était très écolo. Il ajoutait quelque chose comme «La grande île polaire nous appelle»; ou encore: «Le soleil nocturne rayonne sur le calice rempli du sang noir du Continent». En disant cela, il avait brandi une grosse pierre taillée bleue et blanche.

— Mais encore...

— Attendez, ces mots étaient: «Il nous faut le boire car ainsi adviendra la pureté comme le glacier. Car il reviendra... Alors tout sera comme avant. Et l'esprit de la glace, l'esprit de l'eau durcie remplira chaque aspérité, chaque crevasse, exultant sa royale solitude, sa progression vers la mer lente et souveraine. Purificatrice. Car il ne restera plus rien de l'homme. La terre exultera, enfin délivrée de sa souillure, de son orgueil blasphémateur et retrouvera son état originel.

— ... L'homme nouveau s'y lavera comme dans une eau lustrale et il pourra accomplir sa destinée dans la virginité de la neige qui brûle et purifie. Le losange est l'archange annonciateur. Son nom est Sarah. C'est d'elle que j'ai recueilli le message pour purifier la cité; rétablir l'ordre perdu, le cercle brisé.»

*En disant ces mots, Jonathan se lève de son siège et remonte lentement sur la scène devant Veronica.*

— De qui sais-tu cela?

— De Kristina. Elle me l'a récité un soir. Elle en tremblait. Elle avait très peur de Sarah.

— Sarah me semble plutôt un personnage inventé. Dans la relation faite dans les journaux, on a dit, si ma mémoire est bonne, que Kristina avait la réputation d'être une affabulatrice.

— Peut-être. Elle disait des choses tellement curieuses. Mais maintenant je me demande si, finalement, elle n'avait pas un peu raison. Kristina devait en être.

— Qui te le fait croire? Elle a pu le reprendre de l'actualité.

— Non. Elle y avait fait allusion bien avant. Déjà l'an dernier elle m'avait parlé de ces rencontres. Elle avait fréquenté le groupe avant de se mettre en ménage avec Gilles. À l'époque, elle était pas mal paumée.

— T'a-t-elle confié quelque chose de précis à ce sujet?

— Rien de très précis. Mais maintenant que j'y pense, peu avant sa mort, elle avait dit que la grande lutte des ténèbres avait commencé. Que la guerre serait implacable. Que seuls ceux qui auraient traversé l'épreuve du feu survivraient... Plus rien ne lui faisait peur, même pas Sarah.

— T'a-t-elle dit si elle l'avait rencontré?

— Elle ne m'a rien dit de semblable. (*In petto.*) Elle parlait du cercle brisé qu'elle allait rejoindre. Dans les décombres de l'incendie, on n'a pas trouvé les corps des grands initiés. Le cercle Sarah dont les médias firent grand bruit.

— Sottises! Même les autorités étaient unanimes. Il n'y a pas eu de survivants.

— Belleville dans mon manuscrit avait souligné tout un passage en rouge. Toi qui l'as lu, tu t'en souviens?

— Non, je ne m'en souviens pas.

— Eh bien je vais te rafraîchir la mémoire, il s'intitulait justement «L'épreuve du feu». J'y évoquais des «détails troublants», comme on dit: le même nombre, les mêmes figures géométriques. Le cercle brisé...

— Cela n'a rien à voir. Tu ne peux pas confondre cette fiction avec ce qui s'est passé dans ce chalet dans le Nord.

— Tu sais ce qu'il y avait d'écrit en lettres rouges: «le cercle Sarah».

— Tu ne veux tout de même pas déduire que Mike, lui aussi...

— Je ne dis rien. C'est toi qui l'insinues. Veronica, qui est Sarah?

*Jonathan veut s'approcher de Veronica qui prend le pistolet posé sur la petite table.*

— N'approche pas. Il n'y a pas de texte. Sarah n'existe pas. Elle est ton invention.

— Mais nous sommes là tous les deux. Je ne sais pas ce dont tu parles.

— Oh! que tu le sais.

— Pourquoi continuer à me harceler?

— Tu mens. Toi aussi tu en fais partie?

*Elle braque le pistolet.*

— N'approche pas ou je tire.

*Jonathan la nargue, fier d'avoir réussi à l'intimider.*

— Tu veux vraiment que je te dise? L'idée de ce livre n'est pas de moi...

— Je me fous de savoir de qui est cette idée.

— Eh bien je veux te le dire quand même, elle est de Kristina. Mais cela aussi tu le savais. Car c'est toi qui lui avais demandé.

— Je n'ai jamais rencontré cette fille.

— Le rituel du solstice d'été, cela ne te dit rien? Voyons, Sarah!

— Tu délirés de plus en plus.

— Je vais tâcher d'être plus précis. «Le manuel du grand cercle rompu» qui te semble si familier et que devait écrire Kristina, c'est moi qui en ai hérité. Kristina m'a demandé de le rédiger à sa place parce qu'elle ne se sentait pas suffisamment inspirée. La commande, tu le sais, était simple: un texte court à mi-chemin entre la liturgie et la cérémonie d'adoubement. J'ai trouvé l'idée suffisamment intrigante pour m'y atteler, à cette différence près que la rédaction ne dura pas quatre mois mais une année. Kristina

naturellement avait fini par l'oublier. Mais quand elle l'a lu, elle fut très troublée. Bien sûr je l'avais adapté radicalement. Le rituel était relegué au second plan et j'y ai introduit des personnages qui auraient pu se reconnaître fortuitement, comme on dit, dans la note de l'éditeur des romans.

— Cela pourrait nous ressembler, n'est-ce pas, «Mike Belleville», car tel est bien ton nom de plume, non? À moins que cela soit «l'Ermite de Somerset», «l'écrivain sans visage», l'anonyme.

— (*Jonathan sourit.*) En es-tu bien sûre? Est-ce bien dans le texte?

— Que si, puisque c'est toi qui l'as écrit.

— Que d'honneurs.

— Il me reste à connaître maintenant la raison que tu as eue de me conduire jusqu'ici? De quel bord es-tu, Belleville?

— Et toi, de quel côté es-tu?

— Kristina était du mauvais côté. C'est pourquoi tu l'as éliminée, n'est-ce pas. Tu l'as éliminée parce qu'elle savait quelque chose à ton endroit qu'elle n'aurait pas dû savoir. Les pistes s'effritent dès qu'on les pratique, l'identité des gens que l'on semble connaître s'estompe à peine veut-on les saisir. Que me veux-tu?

— ...

— Que sais-tu sur ce cercle Sarah dont tu me prêtes la création?

— Mais rien. Tout ceci est une illusion dont nous sommes tous victimes. L'incendie chez Gotlieb, le trafic d'armes, les drogues, c'est du pipeau. Ainsi que la révolte d'une partie des membres. C'était de la frime, de la poudre aux yeux. Chacun a cru que l'autre était de mèche avec Sarah. Le conflit a éclaté. On a d'abord tué à l'arme au poing les disciples du premier cercle, les plus révoltés, puis ceux du second, on les a disposés en demi-lune puis on les a aspergés d'essence. C'est cela qui s'est passé, n'est-ce pas Sarah?



- Tu es fou, tu me fais peur.
- Allons, ne fais pas semblant. Tu voulais bien t'assurer que je n'avais pas mis d'autres personnes dans la confiance.
- Non, non, non.
- C'était écrit dans le manuscrit.
- Tout cela, tu l'as imaginé.
- C'est ton frère qui a tout manigancé. Il est bien vivant, n'est-ce pas? C'est lui qui t'envoie, n'est-ce pas?
- C'est pas vrai.
- C'est l'influence du livre, dans le fond.

*Il tente de s'approcher.*

- Ne bouge pas.
- Tu me ressembles. Tu penses exactement comme moi.
- Je ne suis pas ta chose.
- Que si. Tu es mon double agissant par moi, à travers moi. Dès que je t'ai vue, j'ai compris que le moment était arrivé. Puisque je ne pouvais t'éviter, je t'ai conduite jusqu'ici.
- C'est faux, dis-moi que c'est faux.
- Pourquoi le nier, toute cette histoire de manuscrit retrouvé n'était qu'un prétexte pour que cette confrontation entre nous ait lieu.
- Qu'attends-tu de moi?
- Que tu fasses ce que tu dois faire.
- Mais je suis perdue sans toi.
- Tu tiens à moi à ce point.
- Je ne sais plus. Je crois que oui. J'ai pensé que je pouvais te détacher de lui, te séduire, mais toi tu avais ton idée toute faite. Tu m'as manipulée.

*Elle sort une enveloppe de son sac dont elle extrait un manuscrit d'environ trois cents pages avec une couverture jaune fluo qu'elle lui lance.*

- (*Se rembrunissant brusquement.*) Tu l'as apporté avec toi.
- Je te le rends. C'est pour cela que je suis venue.

*Jonathan regarde le manuscrit, songeur.*

— Cela ne peut pas se terminer ainsi.

*Il continue d'avancer vers elle.*

— Arrête ou je tire.

— C'est un pistolet de théâtre. Accomplis ta mission.

Vise le cœur, bien au cœur. Vise le cœur.

*Il continue d'avancer vers elle à pas lents et résolus. Elle tire et le blesse mortellement.*

— Pourquoi? Pourquoi as-tu voulu que je fasse cela, Mike Belleville?

*Il éclate de rire, un rire sardonique et troublant avant qu'il ne se change en quinte de toux.*

— Je... t'ai bien eue.. il me fallait un témoin, une... exécutrice...

— Mensonge. La police te recherchait, voilà pourquoi tu as monté cette mise en scène.

— ...

— Réponds-moi?!

*Il lui fait signe de s'approcher et il lui murmure, d'une voix faible, traînarde:*

— C'est pour qu'advienne «le petit temps». Il donne les lueurs d'un autre monde que ne peut éclairer une clarté durable.

*Jonathan rend son dernier souffle. Alors Veronica s'approche lentement sur le devant de la scène, hiératique, les bras ballants avec le pistolet dans une main, le corsage taché de sang. Un étrange sourire se lit sur ses lèvres. Lentement l'éclairage s'amenuise pour se concentrer sur son seul visage. Comme un masque de lumière suspendu dans la nuit.*

*Rideau.*

